Le Miroir

Je garai ma voiture sur la place du village où devait se trouver le café. À première vue le site était agréable et calme. Là, je pourrais achever la rédaction des deux derniers chapitres du roman que j'avais commencé à écrire au début de cette année et dont je devais déposer le manuscrit le mois suivant. J'avais besoin pour cela de me retirer un moment et de me retrouver seul devant ma feuille vierge car, si j'avais mené avec minutie et précision le déroulement de l'intrigue, je ne m'étais absolument pas préoccupé de la conclusion.

Nous étions au mois d'octobre, l'automne bien établi depuis plusieurs semaines déjà. Une succession d'orages avait mis un terme à la saison estivale chassant par files et bouchons les derniers touristes de la côte. J'avais moi-même fui la station balnéaire de Brisemer pour échapper

aux réceptions en tous genres et aux nombreux amis qui gravitaient autour de moi, m'empêchant, par leurs inces santes sollicitations, d'achever mon travail. Je m'étais donc retiré dans l'arrière-pays, sous un prétexte quelconque, bien décidé à passer quinze jours studieux sans aucune obliga tion mondaine. Lorsque j'avais découvert cet entrefilet, dans un journal d'annonces locales, j'avais immédiatement écrit. La réponse ne s'était pas fait attendre. Trois jours plus tard je recevais la lettre du propriétaire, bien calligraphiée, dont l'écriture dénonçait un homme plutôt âgé. J'avais aus sitôt retenu la location en joignant un chèque à mon cour rier et le message qui suivit ne comporta que cette phrase : « Vous trouverez la clef au *Bar du centre* ».

C'était bien le nom que je pouvais lire sur le store du café devant lequel je stationnais et dont la terrasse désertée ne comportait que cinq tables métalliques peintes en bleu. De ma voiture, il me fut impossible de distinguer l'intérieur de la salle tant les vitres étaient jaunies par la nicotine et occultées par une multitude d'affichettes ayant trait aux fêtes locales.

Je quittai donc ma voiture pour me diriger vers l'établissement qui m'offrit l'image habituelle d'un bar de village avec ses joueurs de cartes et ses vieux accoudés au zinc, palabrant sur le dernier tiercé ou la dernière partie de chasse. Personne ne me remarqua. Je m'assis à une table et,

après avoir commandé une *pression*, demandai à parler au patron. Celui-ci ne me posa aucune question lorsque je lui fis part du but de ma visite. Le propriétaire de l'appartement devait user couramment de son entremise pour remettre les clefs aux locataires car il ne réclama aucune pièce justificative. Lorsqu'il apporta ma bière et le trousseau, je lui proposai de boire un verre avec moi, ce qu'il accepta volontiers, avec une pointe d'empressement.

Il revint, un pastis à la main, s'asseoir quelques instants en face de moi et m'indiqua le chemin à prendre pour me rendre à la maison.

– Ce n'est pas difficile, expliqua-t-il. En sortant du village, vous verrez à moins d'un kilomètre sur votre gauche une vieille demeure en retrait de la route, après les vignes. Vous risquez d'être un peu déçu… Enfin, si vous ne restez que quinze jours…

Sa femme, sur un signe, vint nous offrir *la tournée du patron* et nous discutâmes encore quelques minutes. J'appris ainsi qu'il détenait les clefs depuis la mort du « vieux ». Je le remerciai et quittai l'établissement un peu démoralisé.

Je n'eus, effectivement, aucune difficulté à repérer la maison et engageai mon véhicule sur le chemin de terre au bout duquel elle s'élevait, solitaire, au centre d'un pré. Je pénétrai d'abord dans une petite cour que délimitait un mur

de pierres assez haut. C'est là, sous un arbre plus que centenaire, que je coupai le contact de ma voiture et allégeai le coffre de mes deux valises. Les graviers, encore humides, crissaient sous mes pas tandis qu'une odeur de terre mouillée me parvenait comme une vague de quiétude.

Certes, la demeure n'était pas de première jeunesse mais j'aimais les vieilles pierres et son aspect suranné ne me déplaisait guère.

Je gravis les cinq marches qui me séparaient du perron, poussai le lourd battant en pointes de diamants et me trouvai face à l'obscurité d'un large corridor faisant office de hall d'entrée. J'enclenchai le disjoncteur. Une lumière sale baigna aussitôt les lieux dont je distinguai soudain les moindres détails, des murs décrépis au dallage irrégulier. Mon appartement était celui de gauche. Impossible de me tromper : il n'y avait que deux portes. Je sortis ma clef et pénétrai dans mon antre. Une odeur de renfermé et de pourriture m'assaillit alors, me rejetant dans le couloir comme si l'on m'avait assené un coup de poing. Ce n'est qu'après avoir ouvert tout grand les fenêtres du rez-de-chaussée que je repris mon souffle. Cette première pièce, assez vaste, tenait lieu de salle de séjour et de cuisine. J'y déposai mes valises, maugréant quelques insanités à l'égard du propriétaire qui aurait pu faire, au moins, l'effort d'aérer, puis me laissai choir sur la première chaise qui se présenta. Sur la table, un sac à provisions d'où émanait une

insupportable puanteur et deux assiettes sales encore garnies des reliefs d'un repas, comme si les précédents locataires avaient quitté précipitamment la demeure. Je jetai le tout dans un sac plastique dont je pris soin de me débarrasser sans tarder avant de pousser plus avant l'inspection des lieux.

J'empruntai l'escalier qui me conduisit à l'étage. Une porte, à droite, s'ouvrit sur une salle de bain rudimentaire installée certainement pour les besoins de la location ; celle d'en face, sur un réduit aveugle et sombre. À gauche se trouvait la chambre à coucher faiblement éclairée par deux appliques situées de part et d'autre d'un grand lit recouvert d'un tissu de velours rouge en parfait état. Une armoire à glace massive occupait la presque totalité du mur du fond, rétrécissant considérablement les dimensions de cette pièce. Sous la fenêtre, une table de bois et une chaise ancienne. Ici, aucun désordre, aucune poussière sur les meubles ni sur le parquet ciré.

La nuit s'installa prématurément à la suite de quelques violentes rafales de vent. J'avais passé l'après-midi à rendre la maison propre et agréable. Confortablement assis dans un vaste fauteuil, dans cet intérieur calme qui m'isolait de l'orage et de la tourmente, je relus les derniers feuillets de mon roman.

Après un dîner succinct, je montai dans ma chambre, sortis mon ordinateur portable de ma valise puis me glissai sous les draps avec un plaisir non feint. Le vent sifflait dans la charpente du grenier et la pluie crépitait sur les tuiles. Dans le lointain, un chien hurlait à la mort tandis que le tonnerre se répercutait de colline en colline en un grondement presque continu. J'avais réussi à m'endormir lorsqu'un bruit feutré, semblable à des pas glissant sur le parquet me fit ouvrir un œil. Ces pas cessèrent un instant puis reprirent, plus proches. Je me sentais tendu à l'extrême. De nouveau le silence. Il me faudrait certainement quelque temps avant de me faire à la vie nocturne des pierres et des boiseries.

La nuit n'avait pas été aussi reposante que je l'avais souhaitée. Lorsque je m'éveillai, le jour gris s'était levé depuis longtemps déjà. Une pluie fine et régulière succédait à l'orage de la veille. Une de ces pluies d'automne qui engorge la terre pour lui donner son odeur, si caractéristique à la saison d'hiver. De ma fenêtre je pus constater que la tempête avait presque entièrement dégarni les platanes de la cour où les feuilles mortes se mêlaient au gravier.

Je descendis préparer mon petit déjeuner et, ma tasse à la main, fis le tour de la pièce. Une vieille commode rustique attira mon attention. Poussé par la curiosité, j'en

ouvris le premier tiroir. Son contenu me déçut. Il y avait là, entassées pêle-mêle, des cordes et des lames de rasoir rouillées. Le deuxième, au contraire, m'arracha un sourire ému. Je posai ma tasse sur le sol et sortis un à un les vêtements féminins qui s'y trouvaient. Ils étaient uniformément noirs, assez provocants par leurs formes et leurs décolletés. Des corsages quasiment transparents aux cols ornés de dentelles, des collants ou des bustiers très moulants. Je me plus à imaginer leur propriétaire, jeune, toute menue et d'une grande beauté, vêtue uniquement de cette lingerie.

Quelques photographies jaunies par le temps jonchaient le fond du tiroir. L'une d'elle représentait un vieil homme droit et fier, l'autre une dame d'un certain âge coiffée d'un chapeau assez extravagant. Je me levai pour observer la troisième. C'était une magnifique jeune fille vêtue d'une robe ancienne ; de longs cheveux noirs caressaient ses épaules fines et dénudées. Il ne pouvait s'agir que d'*elle*… Ses yeux devaient être d'un bleu-vert presque translucide. Ils illuminaient son visage aux traits réguliers, comme deux aigues-marines qui me fixaient dans un sourire complaisant et discret. Je discernai une certaine ressemblance entre les deux femmes. Il devait s'agir de la mère et de la fille. Je restai là longtemps à interroger mentalement ce visage muet qui me fascinait.

Lorsque je m'installai devant mon portable et que je me mis à écrire, je ne le quittai plus jusque tard dans la soirée.

L'orage reprit aux alentours de 20 heures, déclenchant une panne de courant. Le compteur avait-il disjoncté ? Je descendis l'escalier à tâtons pour m'en assurer. C'est au moment où j'atteignais le rez-de-chaussée que la sèche déflagration du tonnerre me figea sur place et qu'un éclair inonda de sa lumière blafarde la maison toute entière. Il y eut un bruit de pas dans le séjour, comme si quelqu'un se sauvait, puis l'électricité revint. Sur le seuil de la porte grande ouverte, je récupérai la photo de la jeune fille tout en constatant qu'on avait tiré et vidé de leur contenu les tiroirs de la commode. Quelques vêtements gisaient ça et là, preuves irréfutables du délit. Sans hésiter je me précipitai dans le hall et pénétrai dans l'appartement voisin, certain que l'intrus s'y était réfugié.

Je traversai une pièce obscure aux étagères couvertes de livres avant d'aboutir au pied d'un escalier de bois dont je gravis les degrés quatre à quatre. À l'étage, le bruit de pas reprit. J'y parvins rapidement. Devant moi s'allongeait un corridor aux murs tapissés de tentures pourpres. Soudain, une porte. Je repris mon souffle et la poussai avec appréhension : une chambre de jeune fille baignait dans une lumière diffuse. Je fis quelques pas hésitants sur la moquette moelleuse puis m'immobilisai devant le lit où reposaient une robe et quelques sous-vêtements ornés de

dentelle. Haletant, comme épuisé par une longue course, je m'assis, posai ma tête entre mes mains et attendis. *Elle* viendrait, puisque j'étais là. N'était-ce pas *elle* qui avait répondu à ma lettre, imitant à la perfection l'écriture de son père décédé quelques années auparavant ?

Les lattes du parquet craquèrent, puis ce fut de nouveau le silence. On m'épiait. Je ne fis pas le moindre geste par crainte d'effrayer la personne que je sentais toute proche et dont je désirais faire la connaissance. La jeune fille contourna le lit, vint se placer devant moi. Lorsqu'elle me demanda de la regarder, le timbre doux et chaud de sa voix m'impressionna plus que ce visage parfait auquel je m'attendais.

Sur le moment, aucun autre détail ne me troubla : ni son habillement trop conforme à celui qu'elle portait sur la photographie, ni son jeune âge. Le portrait ne datait pourtant pas d'hier ! Cependant, comme elle s'étonnait de ma présence dans sa chambre, je me levai et réintégrai mon appartement sans lui faire remarquer qu'elle-même s'était introduite chez moi.

Les jours se succédèrent, inlassablement gris et pluvieux. Je commençais à m'habituer aux pas feutrés de la jeune fille arpentant je ne sais quel couloir ou quelle pièce, chaque soir, dès la nuit tombée. Elle ne cherchait pas à me rencontrer. Je l'entendais marcher dans le séjour lorsque je

me trouvais à l'étage, à l'étage lorsque j'étais dans le séjour. J'avais fini par renoncer à savoir ce qu'elle faisait chez moi, errant comme un fantôme, de pièce en pièce et sans but apparent. Quand j'éteignais les lumières avant de m'endormir, elle gravissait les marches et s'arrêtait devant la porte de ma chambre attendant, immobile, que le sommeil me gagne.

Un soir pourtant, aux alentours de minuit, sa voix chaude me réveilla. Elle m'appelait doucement, répétant mon nom à intervalles réguliers.

– Entrez donc si vous avez à me parler ! chuchotai-je à mon tour.

Elle m'apparut alors dans un déshabillé de soie blanche, magnifiquement irréelle. Malgré l'obscurité, je remarquai la pâleur de ses yeux qui me fixaient tandis que je me dressais sur un coude pour mieux l'observer.

– Que voulez-vous ? demandai-je.

Ignorant ma question, elle m'invita à m'habiller et à la suivre, ce que je fis lorsqu'elle se fut retournée. Dans l'escalier, elle s'arrêta si brusquement que je faillis la renverser. J'évitai sa chute de justesse en la retenant par les épaules. La jeune fille me fit face et son visage ne se trouva qu'à quelques centimètres du mien. Les mots qu'elle murmura alors me troublèrent par leur incongruité. Négligeant toute excuse ou remerciement, je crus comprendre qu'elle souhaitait mon départ, « tant qu'il en

était encore temps ». Puis elle porta les mains à son visage et disparut précipitamment.

Lorsque je recouvrai mes esprits, j'étais seul au milieu de l'escalier, fixant l'entrebâillement sombre de la porte de ma chambre. Quel message avait-elle cherché à me transmettre ?

Ma curiosité aiguisée, je me rendis dans l'appartement voisin, fouillant en vain toute les pièces. Je regagnai finalement ma chambre et m'assis sur le lit, face à la grande armoire. Mon regard tomba sur la photo que la jeune fille avait perdue lors de sa première intrusion. Peut-être cherchait-elle simplement à la récupérer ! L'idée qu'une date pouvait y figurer au verso me poussa à l'examiner de plus près. J'allongeai donc le bras vers la table de nuit sur laquelle je l'avais posée, allumai la lampe de chevet et m'aperçus que je tenais entre mes doigts le portrait d'une vieille dame coiffée d'un chapeau extravagant. La jeune fille, elle, se trouvait derrière moi, sur l'image que me renvoyait la glace de l'armoire.

– C'est cette photo que vous désirez ? demandai-je.

L'horreur me saisit avant qu'elle eût le temps de répondre : dans le miroir, assis à ma place, apparut un vieillard dans un fauteuil roulant, une couverture jetée sur ses genoux, tandis que sa femme le toisait de son regard glacé, le visage fermé et hostile.